

Jean PERROT

L'EURASIATIQUE DE GREENBERG : MONUMENT DE SCIENCE OU « FRESQUE D'ARTISTE » ?

Malgré l'ampleur de la recherche sur laquelle elle repose, la vision eurasiatique de Greenberg n'a pas obtenu le succès qu'il pouvait en attendre. L'exposé qui en est présenté dans la traduction française de son dernier livre est ici l'objet d'un examen critique portant sur certains aspects de la méthode qui fragilisent l'argumentation : rapprochements associant des éléments qui fonctionnent à des niveaux syntagmatiques différents (marques casuelles, suffixes de dérivation, radicaux) ; manque de corpulence de la majeure partie des éléments retenus (généralement réduits à de simples consonnes très fréquentes comme t, k, m, n) d'où une valeur probante insuffisante des rapprochements proposés ; place insuffisante faite à la comparaison des micro-systèmes auxquels appartiennent les éléments considérés, etc. Les rapprochements tentés entre éléments indo-européens et éléments d'autres domaines ne constituent pas un ensemble réellement convaincant capable de compenser un contre-argument aussi frappant que l'opposition entre la présence du genre grammatical en indo-européen et son absence dans tous les autres domaines de l'ensemble eurasiatique.

1. En caractérisant dans sa préface le dernier livre de Greenberg¹ comme une « œuvre maîtresse » d'un « savant de très haute stature » en même temps que comme l'« ultime fresque » d'un « artiste de la reconstruction linguistique », Claude Hagège n'autorise guère à pro-

¹ *Indo-European and its Closest Relatives : the Eurasiatic Language Family*, vol. I : *Grammar*, Stanford, 2000. Toutes les références à cet ouvrage présentées ici se rapportent à la traduction française qui en a été publiée aux Éditions Belin en 2003 avec un titre modifié : *Les langues indo-européennes et la famille eurasiatique*.

poser le choix qu'implique l'interrogation lancée dans le titre de cet article.

L'enjeu d'une thèse comme celle qui a inspiré cet ouvrage est pourtant assez grave pour qu'on ne cède pas à son prétendu « pouvoir de fascination » et pour qu'on s'efforce d'évaluer sereinement la démonstration proposée. On reconnaîtra d'ailleurs volontiers que, quelles que soient les critiques qu'on jugera nécessaires, ce livre est le produit d'une recherche très étendue et d'une réflexion approfondie et qu'il apporte ainsi un ensemble très riche d'éléments de nature à nourrir un débat à l'évidence toujours ouvert.

L'auteur présente ce livre comme la première partie d'un ouvrage en deux volumes, la partie traitant des faits d'ordre grammatical, un second volume devant présenter les faits lexicaux, « tout aussi abondants et convaincants », mais il déclare qu'« à elles seules les correspondances grammaticales suffisent amplement à établir la validité de la famille eurasiatique ».

Pourtant, le fait est là : si la thèse de l'eurasiatique a trouvé des adeptes, elle est loin d'avoir emporté dans le monde des linguistes, comparatistes ou non, l'adhésion très large que pouvait lui assurer le « pouvoir de fascination » déjà évoqué. Cet échec relatif ne saurait trouver une explication suffisante dans un conservatisme abusif chez les comparatistes et chez les linguistes en général. Il s'explique d'ailleurs en partie par le fait que les travaux de Greenberg en ont inspiré d'autres qui sont allés jusqu'à l'aboutissement extrême de la démarche qu'il a lui-même appliquée à plusieurs grands ensembles de langues dont il a tiré des classifications impressionnantes, d'échelle quasi continentale, en Afrique, en Océanie ou en Amérique pour les langues amérindiennes. Cet aboutissement extrême, c'est tout simplement le retour à la vieille idée de l'origine commune de toutes les langues connues de l'humanité, idée défendue en particulier par Merritt Ruhlen, mais dont l'illustration n'a pas convaincu la majorité des linguistes, non pas parce que « leur horizon scientifique » (évoqué par le traducteur de Greenberg) est resté étroitement borné, mais parce qu'ils sont convaincus que l'argumentation qui soutient ces visions unifiantes de très grandes familles et qui à la limite peut conduire à poser l'unité d'origine de toutes les langues, ne répond pas aux exigences scientifiques que les travaux des linguistes des XIX^e et XX^e siècles ont reconnues comme seules capables de garantir la validité

des hypothèses de la grammaire comparée. Il y a lieu en effet de s'interroger sur la validité de certaines des bases méthodologiques de l'ambitieuse entreprise de Greenberg.

2. Claude Hagège rappelle dans sa préface les principes sur lesquels Greenberg a fondé ses démarches, principes partiellement et rapidement évoqués par l'auteur lui-même dans son avant-propos. Il ne s'agira ici que d'examiner quelques aspects importants de la « méthode rigoureuse » attribuée à Greenberg.

2.1. Un premier point concerne l'identification des unités ou formes grammaticales, qui sont seules prises en compte dans l'ouvrage. C. Hagège précise dans son commentaire sur la méthode qu'il s'agit pour Greenberg de « retenir comme *mots* aussi bien les unités grammaticales que les unités lexicales » : un même élément peut être morphème dans une langue et lexème dans une autre ; mais le premier exemple qu'il donne n'est qu'à demi probant : il s'agit du marqueur *-l* suffixé à des formes verbo-nominales de fonction variable selon les langues, donnant par exemple un infinitif et des participes en arménien, mais des adjectifs en latin (*bibulus* « ivrogne »). Il est significatif que si en latin ce formant *-l* produit des unités lexicales nominales et non des éléments intégrés aux paradigmes verbaux, c'est comme outil de dérivation dans le lexique, c'est-à-dire dans ce qu'on peut considérer comme la grammaire du lexique ; le deuxième exemple donné par C. Hagège est de nature différente : Greenberg (pp. 209-212) met « le suffixe locatif » *-n* du védique en corrélation avec un essif balto-fennique en *-na*, avec un *-na* ou *-n* donnant des adverbes respectivement en mongol et en aïnou, mais aussi avec un lexème *na* « terre » en ancien japonais et des formes apparentées issues de **na* « terre, lieu » en tOUNGOUZE et un étymon très répandu en eskimo **əna* « intérieur, maison » ; ici il s'agit d'une base lexicale et non plus d'un formant, et à moins de mettre en évidence un phénomène de grammaticalisation expliquant le passage d'une base lexicale à un suffixe casuel, ce qu'apparemment rien ne vient justifier dans ce cas précis, on ne peut se fonder sur le seul fait qu'il y a dans les deux cas une forme à nasale *n* pour établir une correspondance interprétable génétiquement. Or Greenberg n'hésite jamais à utiliser des rapprochements de ce type pour nourrir son catalogue d'illustrations. Il a par exemple la même démarche dans un autre cas comparable, celui du « locatif M » : après

avoir fait état de cas obliques de la déclinaison nominale indo-européenne, où l'on rencontre des formes largement parallèles présentant soit **m* soit **b^h* et fonctionnant avec une valeur d'instrumental ou de locatif (on laissera ici le problème que pose la complexité des rapports entre formes casuelles à base *-m* et à base *-b^h* pour plusieurs valeurs casuelles dans plusieurs secteurs de l'indo-européen), Greenberg note (p. 197) que la prise en considération des formes issues de **m* et de **b^h* dans les autres branches eurasiatiques fait apparaître une différence sémantique assez tranchée : le **m* est de nature plus concrète, et on le trouve souvent comme mot indépendant signifiant « terre, sol », et il oppose en guiliak le *m* du lexème *mi-f* « terre » (« sens concret ») au *-f* (représentant **b^h*) d'un suffixe de localisation dans le temps et dans l'espace (« significations plus abstraites ») ; en japonais, même rapport identifié, mais cette fois entre deux lexèmes *hiro-ma* « hall, salon » et *hiro-ba* « espace ouvert, jardin public » (laissons à l'auteur l'appréciation des différences de niveau d'abstraction entre un salon et un jardin public !), tandis qu'en ouralien on retrouve l'élément dit « locatif M » présent d'une part dans le lexème finnois *maa*, samoyède tavgui *mou* « terre », d'autre part, à la suite d'une grammaticalisation, dans l'élément de dérivation *-ma* qui fournit en vogoul des noms déverbaux : *xujne* « se coucher », *xujne-ma* « lit » et en youkaghir des suffixes à base *-m-* signifiant « au moment où » : *pojexo-mo* « de jour ». En indo-européen même, Greenberg pose, outre la présence de *m* dans la flexion nominale, « une racine *me-...* que l'on trouve dans un certain nombre de prépositions indiquant la position à l'intérieur de quelque chose, par exemple le grec *me-tá* “au milieu de, parmi” [en fait, d'étymologie encore incertaine] ou le gotique *miθ* “avec” ». Il reste à prouver la validité des hypothèses qui établissent en diachronie un passage d'un lexème à un suffixe de dérivation, et Greenberg signale lui-même que dans le cas du vogoul la grammaticalisation envisagée reste tout à fait isolée en ouralien.

On pourrait multiplier les exemples de rapprochements ainsi faits entre des éléments de niveau structural différent : radicaux, éléments de dérivation, suffixes casuels. C. Hagège justifie de tels rapprochements en se fondant sur le fait que « ce qui est un morphème dans une langue est souvent un lexème dans une autre apparentée » et Greenberg invoque les processus de grammaticalisation, qui peuvent les expliquer ; Greenberg attribue même un intérêt particulier à ce type de

matériaux précisément parce qu'ils alimentent l'observation des processus de grammaticalisation, mais encore faut-il disposer de données de nature à étayer dans chaque cas particulier une hypothèse de grammaticalisation : invoquer l'existence de processus de cet ordre dans la diachronie des langues ne suffit évidemment pas à donner un fondement scientifique à n'importe quels rapprochements entre formes grammaticales et unités lexicales de sens comparable, soit dans une même langue, soit dans deux langues qui pourraient avoir une origine commune, rapprochements imaginés uniquement pour soutenir une hypothèse de parenté.

2.2. La terminologie, telle qu'elle se présente dans cette version française de l'ouvrage, contribue à donner cette impression de confusion dans l'identification des éléments pris en considération : ainsi on utilise couramment l'expression « sujet du verbe » pour désigner un morphème fonctionnant comme désinence dans le mot verbal pour faire référence à l'actant qui, représenté dans un énoncé par une forme nominale, serait reconnu comme constituant le sujet de l'énoncé : ainsi le *-g* qui apparaît en eskimo à la finale d'une forme de 3^e personne du singulier en « conjugaison intransitive » est dit « suffixe sujet » (p. 175) ; de même, la forme **m* est « le marqueur de 1^{re} personne du singulier du sujet du verbe » (p. 97), etc. Il conviendrait aussi dans l'analyse des constituants d'énoncé, de renoncer à la vieille terminologie qui identifie un « sujet logique » dans les cas où un constituant nominal est focalisé (p. 180 : « le youkaghir possède un système de constructions focalisatrices exprimant morphologiquement ce qu'on appelle l'accent logique ») ; il s'agit de phénomènes qui mettent en évidence la double structuration des unités phrastiques, celle qu'organisent les fonctions syntaxiques des différents constituants, et celle qui structure l'information véhiculée par la phrase².

2.3. Les difficultés que soulève la démarche de Greenberg sur des points fondamentaux de méthode apparaissent bien dans la discussion relative à une alternance entre consonne non nasale et consonne nasale

² Sur ce principe de la double structuration, voir principalement trois textes qui ont été regroupés pour constituer la première partie (Linguistique générale) du recueil publié en 2005 : PERROT Jean, *Études de linguistique finno-ougrienne*, Leuven-Paris : Peeters, pp. 1-29.

de la même région d'articulation, phénomène qu'il étudie dans la deuxième section de son livre (« Aspects de la phonétique de l'eurasiatique ») précisément parce qu'il concerne des couples de consonnes tels que *n/t*, de même région articulatoire, mais sans qu'apparaisse un lien entre le jeu de l'alternance des phonèmes en cause et un jeu de valeurs correspondant dans les signifiés des morphèmes qui présentent cette alternance. En fait, c'est une question qui pose problème aux linguistes, comme le rappelle Greenberg en citant Péter Hajdú (p. 55) à propos de cette alternance *n/t* dans le marquage de la 2^e personne en ouralien : « Cela fait longtemps que cette double forme de la deuxième personne reste inexplicable pour les linguistes ». Mais Greenberg, comme d'autres, introduit une grande confusion dans sa présentation des données, d'une part en mêlant aux faits concernant la 2^e personne d'autres données relatives à la marque de pluriel (également alternance *t/n*), d'autre part en partant implicitement d'un postulat faux selon lequel la situation normale, pour la référence à un élément donné de la réalité, est qu'une langue utilise un même signe quel que soit le cadre syntagmatique dans lequel cette référence est engagée, ce qui oblige à chercher une explication à la variation. Postulat que les faits observés dans les langues naturelles démentent très souvent, comme le montrent les données utilisées par Greenberg lui-même, par exemple la référence au pluriel, représentée par plusieurs marques (n° 15 : T ; n° 16 : I ; n° 17 : R(I) ; n° 18 : KU ; n° 19 : S), éventuellement en coexistence dans une même langue : ainsi « en ouralien, les langues finnoises ont au pluriel de tous les cas obliques un *-i-* qui s'oppose au *-t-* du nominatif » (p. 156) ; mais la dualité des marques correspond à deux situations syntagmatiques différentes : *-t* fonctionne en finale absolue dans une forme à marque casuelle zéro, tandis que *-i-* fonctionne comme un infixé associé aux diverses marques casuelles du paradigme nominal ; le hongrois présente un fonctionnement de *-i-* comparable : *ház* « maison », pluriel *ház-ak* avec *-k* marque de pluriel, mais *ház-a-i-m* « mes maisons », *ház-a-i-d* « tes maisons », *ház-a-i* ses maisons », etc. avec *-i-* pluralisant l'objet possédé dans les formes possessives, marquées comme telles par *-a* (utilisé seul pour la 3^e personne qui sert de base au marquage personnel par *-m* et *-d* pour les deux premières personnes).

En ce qui concerne l'alternance *t/n*, deux exemples des faits que commente Greenberg illustrent les défauts de sa démarche. Le premier

exemple concerne la marque de pluriel *t*, générale en ouralien et présente également en eskimo et dans d'autres langues traitées comme eurasiatiques ; le second concernera la marque de 2^e personne, pour laquelle Greenberg observe aussi une alternance *n/t* (*n* étant dans ce cas plus présent que *t*).

Greenberg indique qu'en vogoul, où fonctionne le pluriel en *t* de l'ensemble ouralien (*sāli* « renne », *sāli-t* « rennes », *kol* « maison », *kol-ət* « maisons »), « ce *t* est remplacé par *n* à l'intérieur du mot » (p. 55 ; Greenberg ne revient pas sur ces faits en traitant pp. 153-155 du pluriel en *-t*) : il s'agit du fonctionnement de *-n-* dans les formes possessivées du nom, où le nombre du possédé est représenté par zéro pour le singulier et par des infixes *-aγ-* pour le duel et *-an-* pour le pluriel : *sāli* « renne », *sāli-m* « mon renne », *sāli-aγ-um* « mes deux rennes », *sāli-an-um* « mes (> 2) rennes », *sāli-n* « ton renne », *sāli-aγ-ən* « tes deux rennes », *sāli-an-ən* « tes (> 2) rennes », etc. On observe d'ailleurs ici une discordance entre le traitement du duel et celui du pluriel : au duel, le *γ* qui fournit une forme comme *sāli-jjγ* « deux rennes » se retrouve dans l'infixe *-aγ-* des formes possessivées, tandis que le *-t* du pluriel *sāli-t* est remplacé par *-an-* dans *sāli-an-um* « mes (> 2) rennes » et autres formes possessives pour un possédé pluriel ; on peut interpréter cette différence de traitement en considérant que le duel, étant d'un usage beaucoup moins fréquent que le pluriel, est aussi marqué plus fortement par ce traitement que le pluriel, pour lequel le vogoul présente la variante *-an-*, limitée pour les noms à cet emploi dans les formes possessives, mais présente aussi dans toutes les formes de la conjugaison objective, puisque ces formes sont identiques aux formes possessivées du nom³ : ainsi on a parallèlement *sāli-aγ-um* « mes deux rennes », *sāli-aγ-ən* « tes deux rennes », etc. et *toti-aγ-um* « je les apporte », *toti-aγ-ən* « tu les apportes », etc., *sāli-an-um* « mes (> 2) rennes » et *toti-an-um* « je les (> 2) apporte », *sāli-an-ən* « tes (> 2) rennes » (éventuellement réduit à *sāli-an*) et *toti-an-ən* « tu

³ Seule différence : le singulier de la conjugaison objective a une marque positive *-l-* : *toti-l-um* « je l'apporte » (litt. « [c'est] mon apporter »), alors que le singulier du possédé dans le nom possessivé a une marque zéro : *sāli-m* « mon renne » : c'est ainsi qu'est sauvegardée la distinction entre les formes du paradigme objectif et celles du paradigme subjectif.

les apportées » (éventuellement réduit à *toti-an*). La prédication réalisée avec la conjugaison objective du prédicat verbal est en effet fondée non pas sur des relations actancielles (sujet/objet), mais sur une relation d'appartenance, comme A. Klemm l'avait enseigné dès 1928⁴ dans une analyse dont Aurélien Sauvageot a montré le bien fondé⁵ ; un énoncé hongrois comme *a nő megfőzte a halam*, qui aujourd'hui s'analyse comme ayant pour prédicat *megfőzte*, prétérit de forme objective « a fait cuire », pour sujet *a nő* « la femme » au nominatif, et pour objet *halam* « mon poisson », sans la marque *-t* de l'accusatif, non obligatoire avec une forme possessive (*-m* « mon »), laisse encore la possibilité de retrouver l'ancienne structure prédicative « mon poisson est le cuit de la femme » (litt. « la femme son cuit ») : *megfőzte* « son cuit » avec *-te* suffixe possessif 3^e personne, devenu désinence verbale en même temps que *főzte*, participe passé, s'est mué en prétérit⁶ à fonction prédicative.

Greenberg rapproche la variation *t/n* observable en ouïgrien de faits comparables relevés en eskimo, où on trouve un pluriel en *-n* en yupik et en inuit au lieu de *-t* (p. 55). Les données du vogoul sont très différentes, puisqu'il s'agit de deux marques fonctionnant pour faire référence à une pluralité dans deux situations syntagmatiques bien différenciées, ce qui commande une interprétation de l'alternance comme opposant deux variantes dont l'une, *-t*, marque le pluriel des noms et des formes verbales de 3^e personne (*totēγ-ət* « ils apportent » [présent, marque *-γ-*], *tot-s-ət* « ils ont apporté » [prétérit, marque *-s-*]), et l'autre la pluralité du possédé dans les noms possessivés et dans les formes verbales de la conjugaison objective qui ont la même structure, puisque, on l'a vu, la prédication lie le procès à son agent par une relation d'appartenance, l'agent étant traité comme possesseur.

En ce qui concerne l'alternance *t/n* pour le marquage de la 2^e personne du singulier, le marqueur fondamental dans les langues oura-

⁴ KLEMM Antál, *A magyar történeti mondattan*, I, 1928, p. 119.

⁵ SAUVAGEOT Aurélien, *L'édification de la langue hongroise*, Paris 1971, pp. 90-92.

⁶ Sur ce processus à reconstruire, voir PERROT Jean, « Aspects de la reconstruction en finno-ougrien », *Mémoires de la Société de linguistique*, nouvelle série, V, 1997, pp. 125-150.

liennes est *t*, « forme que tous les ouraliciens considèrent comme dérivée du proto-ouralien » (p. 55), mais Greenberg constate la présence de *n*, dont il indique le fonctionnement de façon partiellement inexacte.

Greenberg fait état (p. 55) des données vogoules suivantes (vogoul du nord) :

a) *n*- pronom personnel de 2^e personne *naŋ* « toi » (base *n*-) avec une forme dite accusatif *naŋ-ən* qui n'est autre que le nominatif additionné de *-n* suffixe possessif « ton », et d'autres formes casuelles construites sur cette base élargie *naŋ-ən*- (parallèlement, pour la 1^{re} personne, nominatif *am* « moi », accusatif *ān-um* avec *-m* « mon », et autres cas à base *ān-um*⁷) ;

b) *-n* « ton » dans les formes possessivées du nom : *sāli* « renne », *sāli-n* « ton renne » (*sāli-m* « mon renne », *sāli-te* « son renne », etc.) ;

c) *-n* « sujet du verbe intransitif », avec cet emploi fautif du terme « sujet » signalé ci-avant, et avec une restriction non justifiée à la conjugaison subjective, alors que dans le verbe vogoul la forme objective, par exemple *toti-l-ən* « tu l'apportes » présente *-n* comme la forme subjective *totē-γ-ən* (*-γ-* marque de présent) « tu apportes (quelque chose : indéterminé) ».

Il en va de même en ostiak, où les désinences de 2^e personne du singulier sont en *-n* (précédé d'un vocalisme variable dans les deux conjugaisons⁸).

Ici encore l'analyse de Greenberg fausse l'image des structures en attribuant aux marques personnelles une valeur de sujet parce qu'il s'agit de formes verbales et qu'on traduit les références dont ces formes sont porteuses en termes actanciels ; en réalité, les désinences de la conjugaison en obougrien sont du même type que les marques des formes nominales et font référence au nombre et à la personne comme les formes nominales pour l'expression de l'appartenance (possessivation) : dans la conjugaison subjective, les formes marquent

⁷ Voir PERROT Jean, « Sur l'accusatif pronominal en finno-ougrien », *Études finno-ougriennes*, XXIII (1991), pp. 25-33, repris dans PERROT Jean, *Études de linguistique finno-ougrienne*, Leuven-Paris, 2005, pp. 53-61.

⁸ Voir le tableau des formes dans les diverses zones dialectales chez HONTI László, *Chrestomathia Ostiacica*, Budapest, 1984, pp. 38-45.

le nombre, dans la conjugaison objective elles font référence à la personne du participant traité comme possesseur et au nombre du participant traité comme possédé, et c'est cette caractéristique structurale qui se traduit par l'identité des marques qui apparaissent pour faire référence aux participants dans les formes nominales possessives et dans les formes verbales. En outre, les pronoms personnels eux-mêmes sont affectés de marques possessives, de sorte qu'il existe une forte cohésion dans les signes qui fournissent ces marques.

2.4. Derrière les critiques que suscitent les cas particuliers comme ceux qui ont été présentés ici et qui ont montré le caractère sommaire des analyses exposées par Greenberg, c'est un aspect fondamental de sa démarche générale qui est en cause : les matériaux utilisés sous l'étiquette de « faits grammaticaux » se limitent en fait aux « formes grammaticales » auxquelles s'ajoutent à l'occasion les éléments lexicaux qui complètent les rapprochements. Mais rares, très rares sont les faits relevant des *structures* dans lesquelles sont engagées les unités et au sein desquelles se manifestent les fonctions des éléments pris en compte.

L'exemple du pluriel à la fois nominal et verbal en vogoul qui vient d'être utilisé montre qu'il faut aller jusqu'à analyser les structures prédicatives pour comprendre le fonctionnement des marques de pluriel, et c'est un niveau de l'analyse totalement ignoré de Greenberg, au point qu'il en vient à fausser même la présentation des données sur un point essentiel, le jeu des marques concernant les participants dans les deux types de conjugaison. Dans ces conditions, son affirmation selon laquelle la comparaison de formes auxquelles il procède « fournit aux études typologiques un matériel de premier ordre » (p. 16) paraît très téméraire⁹.

À un autre niveau des structures, celui des paradigmes de formes grammaticales au sein desquels se manifestent les oppositions de marques, le constat est le même. Les rapprochements que fait Green-

⁹ Ces dangers que des analyses non conformes aux faits observables font courir à la recherche typologique ont été exposés dans une contribution à paraître en Hongrie dans un volume de Mélanges offerts à Béla Köpeczi et intitulée « Un double piège de la typologie des langues : l'identification et le traitement des actants ».

berg le conduisent rarement à reconstruire les systèmes concernés. Il le fait quand il traite des marques personnelles dans les pronoms et dans les formes verbales, marques qui sont les premiers éléments de son inventaire et pour lesquelles il croit pouvoir pour l'essentiel définir comme suit la situation pour les 1^{re} et 2^e personnes :

– 1^{re} personne : marqueur fondamental *m*, présent dans toutes les branches de l'eurasiatique sauf en aïnou, et marqueur moins répandu *k* ;

– 2^e personne : marqueur le plus répandu *t*, second marqueur *s*, et troisième marqueur d'extension plus restreinte *n* (mentionné ci-avant pour les langues obougriennes) ;

– valeurs véhiculées par ces marqueurs : sur ce point Greenberg croit pouvoir discerner deux données qui désignent une configuration intéressant ces deux premières personnes : là où *m* et *k* coexistent pour la 1^{re} personne, « *m* est toujours du côté de l'actif, du transitif et de l'ergatif, tandis que *k* est moyen, intransitif et absolutif » (p. 96) et pour la 2^e personne le rapport entre *s* et *t* serait le même qu'entre *m* et *k* : « *m* : *k* = *s* : *t* » (p. 112), mais Greenberg reconnaît qu'il n'a trouvé d'appui à cette idée que dans le domaine indo-européen.

Il arrive aussi que Greenberg évoque certaines évolutions qu'il interprète en les situant au sein d'un système, mais dans un processus dépourvu de toute vraisemblance : ainsi lorsque, pour expliquer « la correspondance structurale *k* duel / *t* pluriel entre le samoyède (ouralien) et l'esquimo », alors que « *k* apparaît souvent comme un pluriel en finno-ougrien même », il envisage une explication historique selon laquelle *k* aurait été originellement un pluriel, mais « déplacé dès le proto-eurasiatique par un autre marqueur de pluriel *t*, n'aurait plus survécu qu'en tant que duel » (p. 147).

Au total, les très rares amorces d'analyse des systèmes que propose Greenberg ne modifient guère le caractère de cette somme qu'il a voulu présenter : il s'agit essentiellement d'un catalogue de morphèmes, considérés comme constituant les « faits grammaticaux » qui donnent lieu à des rapprochements dans l'ensemble dit eurasiatique ; or les rapprochements, même validés par des correspondances établies selon les règles de la grammaire comparée, n'ont pas à eux seuls une valeur probante suffisante dans la mesure où une langue ne se définit pas par un simple ensemble de morphèmes, ou par un ensemble de morphèmes complété par un ensemble de lexèmes. Le comparatiste

doit tenter, pour chacune des langues examinées, de pratiquer une reconstruction qui fasse apparaître des lignes d'évolution à partir d'une protolangue supposée, et, tout état de langue étant caractérisé par un ensemble de structures à différents niveaux, cette reconstruction doit tenter de restituer les lignes d'évolution de ces structures, phonologiques et morphosyntaxiques. Greenberg est amené à émettre des hypothèses dans le travail de reconstruction qu'il aborde à partir des rapprochements qu'il propose, mais il s'agit presque toujours d'hypothèses de portée limitée qui n'autorisent pas une large reconstruction d'états de langues jalonnant la diachronie dans chacune des lignes d'évolution supposées.

2.5. Ces limites dans lesquelles s'enferme Greenberg réduisent d'autant plus la valeur probante de son inventaire de rapprochements que les éléments pris en compte sont en règle générale très peu corpulents, souvent réduits à une simple consonne, de surcroît abondamment utilisée dans les langues du monde, comme *t*, *k*, *s*, *m*, *n*, *r* ou *l* ; les risques d'homonymie sont élevés pour de semblables éléments et d'ailleurs le catalogue de Greenberg contient déjà des exemples de ces homonymes reconnus comme tels, ainsi pour l'occlusive *t* ou pour la nasale *n*. Greenberg sait d'ailleurs rester prudent dans des cas où il peut y avoir un fait d'homonymie et non pas une correspondance résultant d'une parenté. Il est possible aussi de rencontrer des cas où la ressemblance matérielle de signes sémantiquement proches dans deux ou plusieurs langues résulte de ce que Hugo Schuchardt appelait l'« affinité élémentaire », cette ressemblance s'expliquant par des associations spontanées entre certaines réalisations phoniques et certaines charges sémantiques, et non comme la manifestation d'une parenté ; on a invoqué ce type de motivation pour l'expression fréquente de la négativité par des consonnes nasales, et on peut juger possible un lien déictique entre vocalisme antérieur et valeur de proximité, vocalisme postérieur et valeur d'éloignement, comme dans les démonstratifs hongrois *ez* et *az* qui s'opposent comme les correspondants français *ce...ci* / *ce...là*.

3. La 2^e partie du livre de Greenberg, qui traite de certains « aspects de la phonétique de l'eurasiatique », contient notamment un long exposé (pp. 58-89) relatif à « l'harmonie vocalique en eurasiatique » dont le contenu, inattendu, ne peut échapper à la critique déjà

appliquée à la partie suivante, celle des correspondances grammaticales : Greenberg introduit de la confusion dans ses analyses en traitant pêle-mêle des traits de nature différente. Il s'agit maintenant d'un ensemble de phénomènes observés dans les différentes composantes de l'eurasiatique et que Greenberg réunit sous l'étiquette d'« harmonie vocalique ». Il commence par la présentation de ce qu'il appelle « le système d'alternance vocalique indo-européen » constitué par le jeu de trois « degrés » selon la terminologie traditionnelle : degré *e*, degré *o*, degré zéro, ces « degrés » fournissant trois séries de combinaisons avec les sonantes *y*, *w*, *r*, *l*, *m*, *n*, mais Greenberg s'en tient à des considérations phonétiques (absence de *a* dans ce système et rareté de *a* en proto-indo-européen, question de l'existence d'un **i* et d'un **u* autonomes distincts du degré zéro de **ey* et de **ew* etc.) et ne s'intéresse aucunement au fonctionnement de l'alternance de ces degrés dans la constitution des formes des mots, un degré donné entrant dans la constitution de tels ou tels types de formes (pour la formation des mots et leur flexion) : ainsi pour une racine **leik*^w - qui a donné en grec le verbe *leipō* « laisser », on a *-ei-* dans le radical du présent, *-oi-* dans celui du parfait à redoublement *leloipa* et *i* (degré zéro) dans l'aoriste *elipon*. Greenberg examine divers problèmes que pose la reconstruction du vocalisme proto-indo-européen, mais ces problèmes ne remettent pas en question la fonction spécifique de ces « alternances » dans la morphologie indo-européenne, dont les langues issues de la protolangue ont conservé diversement des traces importantes. Il est insolite et inadéquat de ranger des faits de cette nature sous l'étiquette d'harmonie vocalique. Cette dénomination doit être réservée aux cas où dans une langue donnée on constate que le vocalisme est soumis à des règles d'harmonisation entre les voyelles des différentes syllabes qui constituent un mot, comme c'est le cas dans une langue comme le hongrois ou le finnois : les voyelles présentent, pour l'essentiel (il y a aussi des voyelles neutres), une corrélation palatales/vélaires, et dans un mot comportant un radical et à sa suite des affixes (dérivation et flexion), le vocalisme du radical commande celui des morphèmes qui le suivent ; exemple hongrois : *lát* « voir » donne un dérivé *lát-hat-atlan* « invisible », *ért* « comprendre » donne *ért-het-etlen* « incompréhensible » (affixes *-hat/-het-* pour l'expression de la possibilité et *-atlan/-etlen* suffixation privative).

Greenberg, s'en tenant à une description purement phonétique des alternances vocaliques de tous ordres relevées en indo-européen et dans les autres familles eurasiatiques, avec des cas très spécifiques notamment dans les formes pronominales, mêle sans vergogne des données fonctionnellement tout à fait distinctes, ce qui masque le fossé qui sépare le domaine indo-européen des autres domaines eurasiatiques : qu'il s'agisse du tchouktche, du coréen, du guiliak ou des langues altaïques (le cas du japonais et de l'eskimo-aléoute étant très nettement différent), il s'agit toujours de reconstruire un « système d'harmonie vocalique » qui joue dans le cadre du mot dont il assure l'homogénéité vocalique sans exclure un jeu de variations diversement exploitées — système qui a dans bien des cas subi un effondrement plus ou moins avancé. Si ici ou là on peut observer un jeu d'alternances vocaliques comparable au système indo-européen, alors il ne faut plus, en pareil cas, parler d'harmonie vocalique ; mais il apparaît bien que les alternances de « degrés » dans les éléments radicaux des noms et des verbes indo-européens et leur exploitation fonctionnelle constituent un fait spécifique de l'indo-européen dans l'ensemble dit eurasiatique.

4. Quelles conclusions tirer de cet examen d'un ouvrage qui est certes imposant par la masse de faits qu'il traite, mais qui les traite sans faire entrer dans des cadres rigoureux l'analyse des données, sans bases théoriques nettes pour les hypothèses diachroniques que suppose une aussi large tentative de reconstruction et au total sans que le traitement des langues confrontées prenne vraiment appui sur les aspects fondamentaux des structures qui en commandent le fonctionnement ?

Il faut d'abord observer que l'organisation de l'exposé ne répond pas à l'attente que crée le titre, orienté vers une confrontation entre les langues indo-européennes et les autres ensembles de langues qui entrent dans la « famille eurasiatique ». Ce n'est pas ce qu'offre le déroulement de l'exposé, même si pour chacun des éléments grammaticaux pris en compte les données indo-européennes sont, en règle générale, examinées en première position. Les données utilisées concernent au total 72 éléments grammaticaux qui se répartissent pour l'essentiel entre les pronoms personnels, des démonstratifs, des interrogatifs et des indéfinis, des marques de nombre, des suffixes casuels,

des marques modales ou temporelles, des éléments négatifs. La présence des quatre derniers éléments peut surprendre : ils ne sont attestés que dans la branche altaïque et peuvent donc difficilement contribuer à fonder l'eurasiatique, d'autant plus qu'aucune des correspondances envisagées n'est assurée. L'élément qui les précède est attesté en indo-européen : il s'agit du verbe « donner » qui au présent comporte (comme d'autres) un redoublement de la consonne initiale du radical (grec *di-dō-mi*, sanskrit *da-dā-mi* « je donne »), mais il ne donne lieu à des hypothèses comparatives qu'avec le youkaghir et Greenberg n'en tire aucune hypothèse d'héritage et juge « l'emprunt » d'une structure aussi fine extrêmement peu probable — mais alors pourquoi avoir pris cet élément en compte ? question d'autant plus légitime qu'il s'agit d'un procédé structural indo-européen de redoublement très important dont le youkaghir, en tout état de cause, n'offre pas l'équivalent.

Dans le reste de la liste d'éléments (n° 1 à 67) il y en a aussi qui ne donnent lieu qu'à des rapprochements incertains : ainsi pour le n° 31 (« locatif I ») et pour le n° 35 (« vocatif E »), l'un et l'autre attestés en indo-européen, mais sans correspondants dans les autres branches ou avec des rapprochements mal assurés. En revanche, on s'étonne que Greenberg, traitant de l'« interrogatif N », dont il reconnaît les représentants dans quatre branches de son eurasiatique, n'envisage pas d'y relier en indo-européen la particule interrogative latine *-ne*¹⁰ qui se postpose au mot sur lequel porte l'interrogation et dont la base se retrouve dans *num*, avec un *-m* qui pourrait lui rappeler la variante suffixée en *-mV* sur base *n-* attestée en altaïque (il cite ouzbek *nima*, baraba *neme*, etc.) et aussi en youkaghir (*neme(-ŋ)* « quoi ? », *neme-ŋa* « où ? »).

Si l'on dresse, à partir de l'inventaire de Greenberg, un tableau des correspondances proposées qui impliquent de façon plus ou moins claire les langues indo-européennes, on en trouve une quarantaine, ce qui peut paraître beaucoup, mais c'est seulement dans cinq cas (la

¹⁰ On a tenté d'interpréter la particule *-ne* comme le résultat d'un emploi de la négation dans une interrogation (procédé courant : *ne vient-il pas ?*), mais le latin a précisément l'interrogatif *nonne* qui associe la négation et la particule interrogative.

marque de 1^{re} personne *m*, le démonstratif *t*, le gérondif-partitif *l*, l'impératif *ka*, l'interrogatif *k*) que des rapprochements sont faits avec des éléments appartenant aux six familles autres que l'indo-européen. Surtout, les rapprochements faits n'emportent pas la conviction, pour les raisons qui ont été indiquées : risque de pure homonymie pour des éléments généralement réduits à une consonne de grande fréquence dans les langues, pas ou très peu de prise en considération des relations entre éléments de même nature au sein des petits systèmes morphologiques, caractère disparate des éléments utilisés dans les rapprochements. À ces rapprochements insuffisamment concluants, on ne peut pas ne pas opposer le fait massif que, comme le reconnaît Greenberg, l'indo-européen est la seule branche de l'eurasiatique qui possède le genre grammatical, à quoi vient s'ajouter le caractère très différent du point de vue fonctionnel du jeu des alternances vocaliques, qui ont un rôle fondamental dans la morphologie indo-européenne, et du jeu de l'harmonie vocalique que connaissent ou ont connue les langues des autres composantes de l'eurasiatique.

5. Les critiques suscitées par l'ouvrage de Greenberg n'annulent certes pas l'intérêt de l'énorme ensemble de matériaux qu'il soumet à la réflexion et de la documentation qui l'accompagne. La bibliographie contient environ 480 titres d'ouvrages et d'articles, mais elle présente un défaut très répandu chez les linguistes de langue anglaise, qui ont tendance à ignorer les publications en langue française. Les références de Greenberg contiennent une dizaine d'ouvrages et une quinzaine d'articles en français, nombres qui, rapportés au nombre des langues prises en compte, implique beaucoup de lacunes, même si beaucoup de langues de l'ensemble traité dans ce livre ont suscité peu de travaux chez les francophones. Il est affligeant de constater qu'Aurélien Sauvageot, qui a beaucoup apporté à la linguistique ouralienne, publié plusieurs ouvrages très importants, un grand nombre d'articles et ouvert des perspectives comparatives dont l'une allait même dans le sens des vues de Greenberg en faisant état des concordances importantes relevées entre ouralien et eskimo, n'est cité par Greenberg que pour un de ses premiers articles (1924) concernant précisément ces rapports entre eskimo et ouralien, alors que Sauvageot est revenu beaucoup plus tard sur cette question avec une argumentation très solide impliquant des structures importantes.

Pour l'esquimo, d'ailleurs, il n'est pas normal d'ignorer le livre de Philippe Mennequier¹¹, qui apporte beaucoup d'informations sur l'esquimo en général. Il y aurait lieu de compléter également les références aux études concernant la famille ouralienne en mentionnant les nombreuses publications hongroises et finlandaises qui occupent une place importante dans les recherches relatives à ce domaine ; aucune mention n'est faite du *Etymologisches Wörterbuch des Ungarischen*, dont la publication dirigée par Loránd Benkő, a été réalisée à partir de 1992 pour remplacer la 1^{re} édition, en hongrois, publiée de 1967 à 1984 et également absente de la bibliographie donnée par Greenberg ; le *Uralisches etymologisches Wörterbuch* de Károly Rédei n'est mentionné que pour le vol. I (1988), alors que les trois volumes ont été publiés de 1986 à 1991, à Budapest et à Wiesbaden.

RÉSUMÉS

Greenberg's Eurasiatic: a monument of science or an artist's panoramic vision ?

Despite the very wide extent of underlying research, Joseph Greenberg's Eurasiatic vision was not as successful as he might have hoped. In this paper, the presentation of this vision in the French translation of Greenberg's last book is subjected to critical examination, particularly on some important points in the method, which make the argumentation rather flimsy. First, he often compares elements, the functions of which do not belong to the same syntagmatic level: in his effort to establish relations between grammatical forms in several languages, he considers very disparate elements (case endings, person markers, derivative suffixes, even lexical roots). Then, most of those elements are very thin, often reduced to one very common consonant, (*t, k, m, n, r*), and by this very fact involve a high risk of homonymy. Moreover, Greenberg, except on very rare occasions, does not take into consideration the small systems in which the grammatical elements are involved. Greenberg's attempt to establish a connection between elements

¹¹ MENNECIER Philippe, *Le tunumiidut, dialecte inuit du Groenland oriental*, coll. linguistique de la Société de linguistique de Paris, 78, Paris 1995.

from Indo-European languages and from other Eurasiatic families does not constitute a convincing whole, compared with the very striking contrast between the presence of grammatical gender in the Indo-European family and its absence in all other Eurasiatic families, as well as the quite different functions of two phenomena which Greenberg puts together, namely vocalic alternations in Indo-European (apophony: *e/o/zero* alternation) and vowel harmony in other Eurasiatic languages.

**A Greenberg által felfedezett eurázsiai nyelvcsalád:
tudományos mestermű vagy művészi freskó?**

Az "eurázsiai nyelvcsalád" fogalma, amelyet Greenberg nagyon alapos kutatások alapján dolgozott ki, csak kétes sikert aratott. A jelen cikkben Greenberg legutolsó könyvének francia fordítását, mindenekelőtt a szerző néhány módszertani hiányosságát vizsgáljuk meg: 1) az említett szerző hasonlóságokat állapít meg olyan elemek között, amelyek a különböző nyelvekben más-más strukturális szinten helyezkednek el (tudniillik szótövek, -képzők, ragok); 2) példái többnyire egyetlen, ráadásul gyakori mássalhangzóra korlátozódnak (*t, k, m, n*), s ezért a hasonlóságok bizonytalanok; 3) Greenberg figyelmen kívül hagyja, hogy az illető elemek kis rendszerekbe illeszkednek be, s emiatt a grammatikai elemeket nem külön-külön, hanem a rendszerek egységében kell tekinteni. Az indoeurópai nyelvek és más, úgynevezett eurázsiai nyelvek grammatikai elemeinek egybevetéséből nem adódik semmilyen összefüggő "egész". Vannak viszont olyan sajátosságok, amelyek éles ellentétet képeznek: például a grammatikai nem az indoeurópai nyelvcsaládra jellemző vonás, más eurázsiai nyelvcsaládokban pedig nem létezik; vagy az indoeurópai *e/o/zéró* magánhangzó-váltakozás és a más eurázsiai nyelvekben működő magánhangzó-illeszkedés közötti párhuzam, holott ez a két szerkezet egymástól nagyon eltérő módon működik.